

des, ce sont les clarinettes qui jouent le rôle des violons dans l'orchestre.

N'oublions pas la *harpe*, cet harmonieux interprète des sentiments tendres et de la mélancolie, cet instrument chéri de l'Ecosse et de l'Irlande, qui a régné dans les salons et qui aujourd'hui dort oublié dans un coin. Et la *guitare*, la *mandoline*, instrument favoris des sérénades espagnoles. Elles brillèrent à la cour de Louis XIV, aujourd'hui on ne les entend plus. Et la *lyre* qui fit les délices des peuples anciens, et le *théorbe*, et le *luth*, sortes de guitares du moyen âge, où sont-ils ?

Bref, tous les instruments de musique y passèrent, et l'on n'oublia pas même la *serinette*, espèce de petit orgue, avec son cylindre tournant, armé de pointes. On n'eut garde encore d'oublier la *vielle* qui, il y a quatre siècles, elle aussi, retentit dans les palais, et puis devint le gagne-pain du pauvre, la musique du Savoyard. On dit un mot du *tambourin*, dont le *train-train*, se mêlant aux airs du flageolet, fait danser les Provençaux. On parla encore du *pipeau* ou *flûte de Pan*, avec tous ses petits tuyaux de canne coupés inégalement. Enfin, jugez, on parla même de la flûte à l'oignon ou *marlton*, quoique en vérité, si le son qu'il produit est une musique, c'est bien la plus affreuse des musiques.

Quand on eut énuméré tous les instruments, l'hôte de la grand'mère Bruno chercha alors à faire comprendre le rôle de chacun d'eux dans l'orchestre, les uns, comme les violons, les clarinettes, etc., disant l'air ou la *mélodie*, les autres *accompagnant* le chant pour l'entourer d'*harmonie*, et tous mêlant, croisant, heurtant leurs sons si divers d'une manière qui, loin de froisser l'oreille, l'enchantait. Que de travail ! que de peine pour le compositeur (1) ! Aussi cet art a illustré depuis trois cents ans bien des hommes de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, les trois nations musicales. Lulli, Rameau, Grétry, Monsigny, Keiser, Gluck, Haendel, Mozart, Dalayrac, Méhul, Léo, Pergolèse, Paisiello, Nicolo, Cimarosa, Paer, Berton, Mercadante, Boieldieu, Hérold, Weber, Spohr, Spontini, Beethoven, Cherubini, Rossini, Halévy, Auber, Adam, Meyerbeer, Donizetti, Bellini et bien d'autres.

Mais tout a une fin. La soirée passait tout en parlant de musique, on se dépêcha bien vite d'organiser des jeux de toute sorte, et le musicien vint s'asseoir entre la grand'mère Bruno et Marthe. Elles le remercièrent très-vivement du plaisir qu'il avait donné aux enfants.

— Oh ! ne me remerciez pas dit-il, j'ai eu plus de bonheur qu'eux.

Il parlait lentement et comme avec peine et ayant son violon sur les genoux, sa main pinçait par distraction les cordes, de sorte qu'à chaque silence de la conversation le violon disait son mot et faisait tim-tum !

— Heureuse famille que vous avez là, Madame !

— Oui, heureuse, disait Marthe tous honnêtes et laborieux, de quoi vivre et point d'ambition, c'est bien là le bonheur. Elle s'arrêta et soupira.

Tim-tum ! fit le violon

— Et pourtant..., reprit Marthe, s'arrêtant encore

— Et pourtant..., fit la mère Bruno comme un écho

— Et pourtant, il vous manque donc encore quelque chose ?

— Hélas ! oui ! dirent-elles toutes les deux

Tim-tum ! dit le violon. La main du musicien tremblait évidemment.

— La famille est bien nombreuse, mais elle n'est pas complète ici, reprit la mère Bruno avec un soupir et une larme.

— Oh ! non, pas complète, répéta Marthe

— Il vous manque ?

— Nos fils ! dirent les deux femmes à la fois.

— Et où sont-ils ?

(1) Le premier drame musical en France a été joué, aux noces du duc de Joyeuse, sous Henri III, en 1581 sous le nom de *Ballet comique de la reine*, le deuxième opéra fut *Romone*, en 1671, du musicien Cambert. Puis, vinrent les opéras de Lulli.

— Dieu le sait. Oh ! s'ils savaient, eux, que leur absence empoisonne nos vieux jours !

A ces mots, le musicien se dressa, vivement agité ; on ne savait ce qu'il allait faire, quand les enfants accoururent à lui pour lui faire part du projet général. On venait de décider que chacun, depuis le plus jeune jusqu'au plus âgé, chanterait à la ronde son couplet ou sa chanson. Bon ! on forma le cercle. Le violon fit tim-tum ! et donna le signal.

Une petite fille de trois ans commença et fut fort applaudie ; puis une autre, et ainsi de suite. Ah ! c'était plaisir que d'entendre les voix fraîches de ces enfants ! Et entre chaque petite chanson le violon faisait une ritournelle.

Quand vint le tour des grandes personnes, ce furent les couplets de notre aimable chansonnier Béranger qui retentirent presque constamment dans cette joyeuse maison du village de Valereuse, au fond d'une vallée de la Savoie. Quelqu'un chanta la chanson du Bon Pasteur. Dieu sait l'attendrissement dont fut suivi le couplet qui dit, en parlant d'un étranger mort loin de sa patrie

Qu'importe si sa prière

De la vôtre diffère !

Priez pour lui, c'est votre frère,

Et le bon Dieu vous bénira.

Et à peine les derniers mots de cet autre couplet retentissaient

Payez la dîme à l'indigence,

Et le bon Dieu vous bénira...

aussitôt la grand'maman Bruno se dressa et dit qu'il y avait quelque chose à faire après ces paroles c'était une quête autour de l'assemblée ; on en remettrait le lendemain le produit au curé du village, pour les pauvres.

Bien vite tout le monde versa son aumône, ensuite les chansons reprurent leur train, et quand chacun eut dit la sienne, vint le tour du musicien.

Debout, au milieu de la salle, il se mit à jouer sur son violon l'air de la complainte de l'*Enfant prodigue*. Puis il entonna d'une voix tremblante le couplet où l'enfant, de retour à la maison paternelle, s'écrit

Voici, mon père, à genoux,

Un fils indigne de vous..

Il ne put aller plus loin, tant il était ému, et se tut. — Un moment de silence suivit, après quoi il dit en regardant la grand'maman Bruno et Marthe. — Il manque deux personnes ici, n'est ce pas ? Attendez. mon violon est un peu magicien, il va les appeler.

Disant cela, il alla vers la fenêtre, qu'il ouvrit, et, s'y plaçant, il joua un air qui respirait un tel sentiment que chacun en fut saisi. Tous les jeux, toutes les conversations cessèrent ; chacun demeura immobile et écouta. La mère Bruno et Marthe, ébahies, avaient l'air de ne plus rien comprendre. Voilà qu'un instant après, au dehors, on entendit le son d'une vielle qui vint mourir devant la porte. Alors le musicien dit : — Les voilà ! et, descendant subitement, remonta, accompagné d'un homme mis comme lui, à qui il donnait la main, et qui portait la vielle qu'on venait d'entendre. Marthe poussa un cri en reconnaissant du même coup d'œil l'instrument et celui qui le portait. C'était son fils, l'autre, le joueur du violon, était le fils de la mère Bruno.

Ils tombèrent aux pieds de leurs mères et implorèrent leur pardon, qui débordait du cœur des pauvres mères en larmes et en caresses.

— Je ne sais, je sentais quelque chose auprès de lui, sans le reconnaître, disait la mère Bruno, aussi il avait dix ans et maintenant.

— Eh bien ! moi j'ai reconnu le mien tout de suite ! dit Marthe radieuse.